HAL
open science

Amitié et dévouement : une histoire des Sauveteurs Volontaires du Salève

Frédéric Caille

▶ **To cite this version:**

Frédéric Caille. Amitié et dévouement : une histoire des Sauveteurs Volontaires du Salève. 2016. halshs-01357273

HAL Id: halshs-01357273

https://shs.hal.science/halshs-01357273v1

Submitted on 30 Aug 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Frédéric Caille
Maitre de conférences HDR en science politique / Faculté de Droit / Université Savoie Mont Blanc / Laboratoire Triangle UMR 5206 ENS Lyon / Chercheur associé CDPPOC Université Savoie Mont Blanc

(Une première version de ce texte est parue dans la *Revue municipale de Collonges-sous-Salève*, hiver 2016, pp. 3-5, suite à une conférence organisée le 4 février 2016. Voir affiche en annexe)

Amitié et Dévouement : Une histoire des Sauveteurs Volontaires du Salève

Les Sauveteurs du Salève en 1910 : Français et Suisses unis par un même idéal.

Qu'il faille attendre 1897 pour voir apparaître la première association (on dit alors « société ») de secours en montagne de France pourrait étonner… Et plus encore le fait que cela se soit déroulé quelque part entre Bossey et Collonges, c'est-à-dire en quelque sorte entre les premiers poteaux indicateurs du « sentier de sureté de la Grande-Gorge » (posés par souscription publique d'un comité genevois en 1853) et ceux du Trou de la Tine, curiosité géologique qui lance des clins d'œil par dessus les toits sages de la cité de Calvin. En effet ce n'est pas, comme le voudrait la simple logique

alpine ou les tropismes actuels, sur les contreforts de la Chartreuse, du Vercors, en Maurienne ou en Briançonnais qu'apparaissent les premiers sauveteurs des cimes, ni même sur ce fameux « Mont-Blanc que cent monts entourent de leur chaîne » et qui a, justement, « comme son dogue, à ses pieds le Salève »… ainsi que l'écrivait Victor Hugo entre 1850 et 1870, sans doute en trempant sa plume dans le souvenir d'une vue helvétique ou jurassienne.

Le Salève un « dogue » ? Il faut certes laisser la responsabilité de ses images au poète… Même si l'on peut, après tout, s'accorder avec la métaphore du grand romantique du point de vue de l'histoire des idées et des pratiques de secours et d'assistance aux personnes.

Le premier point d'accord est qu'un « dogue », cela mord. Et sur le dos de celui-ci, l'un des tous premiers historiens du petit massif le relève dès 1899, il est facile dès le milieu du XIXe siècle de servir de repas aux derniers ours, l'ultime résistant de l'espèce se voyant d'ailleurs invité vers l'époque de la création de la Société des Sauveteurs à nous attendre au Museum d'Histoire Naturelle de Genève. De 1847 à 1853, d'où l'appel à souscription pour des panneaux indicatifs qui sera lancé à Bossey, ce ne sont de la sorte pas moins de 6 accidents mortels qui sont dénombrés, dont deux frappent des personnes qui ne sont ni suisses ni françaises.

Il faut dire que Genève, dès cette époque, possède déjà ses vade-mecum et autres « guides de voyage », et que le tourisme moderne, qui s'y invente plus que partout ailleurs en Europe, promet et promeut « promenades extérieures », « courses » et autres « excursions », en particulier sur les croupes boisées du grand contrefort voisin. Le phénomène se renforce d'autant qu'à peine 20 ans plus tard, toujours selon notre historien du massif, un groupe de jeunes amis conduit avec cordes, courage, et en s'aidant « autant des mains que des pieds, parfois des genoux », une exploration plus systématique des assises suspendues et de quelques piliers coupés de chênes.

Doubles ou triples inventions de la modernité donc que celles qui se déroulent sur les terres de Collonges : puisqu'aux sentiers de randonnées, aux secouristes de montagne, vient alors s'ajouter celle des premiers grimpeurs sportifs, ces « varappeux » que des jaloux, sans doute, affublent ironiquement du nom de leur plus audacieuse conquête, « la grande Varappe », cheminement de vertige et de pierres branlantes astucieux et ludique, adoubé en verbe et nom commun à l'immortalité de la langue française, aussi bien que par le grand Victor lui-même, entre les brocs de bière et les miettes de pain.

Promeneurs, randonneurs, grimpeurs : avec le funiculaire électrique (1892), puis quelques décennies plus tard le premier téléphérique (1932), la multiplication des activités suit la facilitation des moyens d'accès, la démocratisation du temps de loisirs de nouvelles couches urbaines, et elle renforce probablement d'autant les besoins et les activités de secours.

Historien patient et explorateur d'aujourd'hui des profondeurs du grand cerbère endormi, M. Gérard Lepère a relevé un total d'au moins 63 morts, de 14 à 77 ans, sur 47 années renseignées par la presse locale ou les archives de l'association de 1892 à 2015. On est sans doute loin du compte : en 1935, alors qu'un jeune collégien Irlandais de 17

ans vient de se tuer au passage du Balcon supérieur, soit le 6e décès de l'année, un journal local avance la statistique étonnante, depuis 1897, de 237 accidents mortels.
L'année précédente, l'association est intervenue sur 2 décès, 9 neufs recherches de disparus et 107 interventions au total, mais en 1932, seuls deux accidents de fractures graves sont relevés, et 17 plus bénins. La stricte comptabilité n'aurait guère de sens ici mais, un peu plus, un peu moins, on est à sans doute plusieurs centaines de décès par siècle, et deux, trois, ou quatre fois plus d'accidents de gravité variable. Le dogue mord, et très fort.

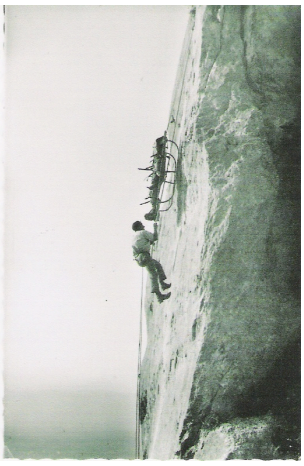
Et même d'ailleurs très tôt et plus souvent qu'à son tour, sentiers balisés ou non, comme le montre un autre indice conservé aux Archives Départementales et remontant au début des années 1870, une petite vingtaine d'années avant que les sauveteurs ne s'organisent. En 1876, le grand propriétaire Demole écrit en effet au préfet pour solliciter « un encouragement quelconque en faveur des hommes qui se dévouent chaque année au sauvetage des gens en danger dans la muraille à pic du Salève », ce qui signifie en langage courant que l'attribution localement, par exemple à l'occasion du prochain événement malheureux, d'au moins une Médaille pour Actes de Courage et de Dévouement, décoration officielle alors bien connue, pourrait rencontrer un écho favorable auprès de la population.

Avec la multiplication des visiteurs, la question de la sécurité des promeneurs devient presque une affaire politique, et le préfet validera d'ailleurs ce point de vue un an plus tard, estimant que « dans ce pays où abondent les touristes, les habitants trouvent une précieuse ressource dans la profession de guide ou porteur », et que de fait « même quand ils ne sont pas employés comme guides, ils sont souvent appelés à aider ou à recueillir des voyageurs égarés » : d'où, pour le gouvernement, la responsabilité de « les encourager dans ces habitudes d'assistance qui ne peuvent qu'être utiles au pays ». Voilà qui vaut bien quelques médailles.

L'ensemble de ces prémices converge : il existe une nécessité sécuritaire locale réelle et particulière, dès le milieu du XIXe siècle et bien au-delà, et les Sauveteurs Volontaires du Salève naissent en quelque sorte « avant leur propre naissance », que ce soit grâce aux initiatives spontanées des populations ou de quelques notabilités suisses et françaises. On a là l'explication d'une primauté à l'échelle de l'hexagone (il faudra attendre 1910 pour un timide début similaire à Grenoble sous l'impulsion du syndicat d'initiative, et 1929 et plus tard pour Chambéry et le reste des régions de montagne).

Mais qui sont-ils, alors, cette poignée de Messieurs à chapeaux et casquettes qui posent en 1910 pour la plus ancienne image probablement qui nous soit parvenue ? Réponse difficile, puisque les archives de l'association ne contiennent pas de listes permettant une véritable « sociographie » des membres, et que les générations vont se succéder, avec sans doute des profils assez proches, jusqu'à la reformation en Comité de Secours en Montagne du Salève, en 1967, sous l'égide de la Fédération Français de la Montagne, une date qui marque le basculement vers le Club Alpin Français d'Annemasse d'une part majoritaire du recrutement, et sans doute la fin d'une première période. Répondons quand même à grands traits : des voisins commerçants ou agriculteurs, des genevois randonneurs ou premiers grimpeurs. Avec des personnalités qui se détachent,

notamment de la première génération, et qui peuvent symboliser la forte collaboration franco-genevoise qui caractérisera la société pendant plusieurs décennies.



Du côté du Rhône et du Léman, il faut retenir en premier lieu le capitaine des sapeurs-pompiers Ernest Siegenthaler, membre fondateur et président d'honneur jusqu'à sa mort en 1933, professionnel des secours lui-même, pratiquant aguerri des pentes du Salève et victime d'un accident en 1897, et dont l'impulsion sera décisive du point de vue de l'équipement matériel et de la préparation aux interventions. Avec son compatriote le médecin Edmond Lardy il travaillera à la mise au point d'un premier « brancard de paroi », un improbable et ingénieux « traineau du vide », dont un exemplaire subsiste au local du secours en montagne de Collonges et un autre à la Croisette chez la famille Dusonchet. Et chaque année, durant plus de trente ans, il collectera l'argent des particuliers et des sociétés genevoises qui participeront ainsi à la mise en place et à l'entretien des postes de secours. Le Collongeois François Pisteur sera pour sa part l'autre président-fondateur actif, en même temps que le nouvel arrivant sur la commune, Sébastien, « Sébastiano » Amomo, un Italien qui sera jusqu'aux années 1930 l'économe et le responsable du matériel, avant que son fils René, cordonnier à Collonges, ne lui succède, puis son petit-fils Claude.

Trois générations des premiers sauveteurs en montagne, c'est sur ce bénévolat de proximité au service du secours que l'on peut provisoirement conclure, un bénévolat qui tend, sans disparaître, à s'éloigner progressivement de nous, sous les sirènes des secouristes d'Etat et les pales des hélicoptères. Alors randonneur, sur le dos du dogue, prend garde ! Et souviens-toi du dévouement des anciens… Et du poète !
« Il tresse le bleu Rhône aux cheveux d'or de l'Arve… L'archange à son sommet vient aiguiser son glaive. »

Sources : *Le Salève, description scientifique et pittoresque*, Genève, 1899 (réédition Slatkine 1984) ; Archives Départementales de la Haute-Savoie ; Victor Hugo, *Les montagnes. Désintéressement*, dans *La légende des siècles* ; communication personnelle de Gérard Lepère, historien du Salève et membre de la société d'histoire régionale La Salévienne ; Archives privées de l'Association de Secours en Montagne du Salève ; Frédéric Caille, *La figure du sauveteur. Naissance du citoyen secoureur en France 1780-1914*, Presses Universitaires de Rennes, 2006.